

GÉRARD PHILIPPE

prince du spectacle

De 1943 à 1945, il n'a été qu'un jeune premier parmi d'autres, romantique et charmant. Il a même paru un peu gauche dans « Les Petites du Quai-aux-Fleurs », de Marc Allegret, et dans « Le pays sans étoiles », de Georges Lacombe. Mais l'année suivante, son interprétation du Prince Muichkine, dans « L'Idiot » de Georges Lampin, a enthousiasmé la critique et mis en éveil l'attention des cinéphiles. Soudain, en 1947, le nom de Gérard Philippe explose sur les affiches et le néon l'inscrit en lettres flamboyantes aux frontons des salles de cinéma.

CLAUDE Autant-Lara a porté à l'écran le célèbre roman de Radiguet « Le diable au corps ». Une femme de mobilisé, jeune et sensuelle, s'éprend d'un adolescent à la fois pur et pervers. C'est l'intrusion brutale dans le septième art de l'amour charnel, sans concessions ni justifications morales.

Les amants s'étreignent avec une liberté proche du cynisme et ne semblent pas se soucier de l'opinion des voisins. Adviene que pourra, ils ont le diable au corps. Bien que le réalisateur ait situé son film, comme le roman, pendant la Première Guerre mondiale, l'histoire est d'une actualité scandaleuse et les puritains ne manquent pas de protester.

Le public, cependant, est conquis par la beauté des protagonistes. Au moment du tournage, Micheline Presle et Gérard Philippe ont, à quelques jours près, le même âge : vingt-quatre ans. Elle est dans tout l'éclat de sa beauté, qui est grande, et la plénitude de son talent ; il a l'air encore plus jeune que sa jeune maîtresse, et sa désinvolture est celle de l'adolescent qui joue à l'homme seulement quand il y pense.

Nul ne se prête mieux que lui à la légende. Il est réellement l'incarnation de la jeunesse et de la grâce. On le croit beau. Il ne l'est peut-être pas, mais il met tant d'élégance dans le moindre de ses gestes qu'on lui accorde la beauté par-dessus



1

le marché, comme on prête aux riches. Personnage en demi-teintes, il nuance le romantisme d'ironie, et le cynisme de tendresse.

Surtout, il est secret à la manière d'une vitre bleutée. Ceux qui le connaissent un peu, et ceux qui le cherchent à travers les visages de ses rôles, jugent finalement plus simple d'aimer ce qu'il

Repas d'artistes : de droite à gauche, Gérard Philippe, Micheline Presle, Darius Milhaud, Françoise Arnoul, Jean Renoir.



Ce n'est pas la beauté pure, mais la grâce et l'élégance que l'on trouve chez Gérard Philippe et chez sa mère. ▶

Solitaire, « le Cid » au travail (1). Coopératif, gardien de but dans l'équipe de football du T.N.P. (2).



2

livre de lui. Aussi, le 25 novembre 1959, lorsque la nouvelle de sa mort se répand dans Paris, c'est brusquement comme si la nuit venait de tomber.

La même phrase court sur toutes les lèvres : « Ce n'est pas possible ». Les femmes se sentent moins belles et l'on voit des hommes pleurer. Les journaux titrent : La mort du Cid. C'est aussi bien la mort de Fanfan la Tulipe, de Lorenzaccio, de Julien Sorel, de Ruy Blas, de Richard III, du Prince de Hombourg ; c'est la fin d'un règne.

Une fin empreinte, elle aussi, de discrétion. Atteint de dysenterie ambiennaise pendant le tournage au Mexique de « La fièvre monte à El Pao », le comédien scrupuleux a tenu à terminer le film. Puis il a regagné Paris pour se faire opérer. A la clinique Violet, il a inscrit sur le registre des entrées : Philippe Albert, régisseur.

Le lendemain 6 novembre, le Pr Gaudart d'Allaines l'opère d'un abcès amibien au foie. A l'exception d'Anne, sa femme, et de René Clair,

personne n'a eu vent de l'intervention. Douze jours plus tard, Gérard revient dans son appartement de la rue de Tournon, à quelques pas du Sénat. Il insiste pour monter sans aide les deux étages ; il a besoin de se rassurer. La convalescence se poursuit en effet. Gérard a fait venir du Palais de Chaillot la brochure de « On ne badine pas avec l'amour », qu'il envisage de monter au T.N.P.

Entre le monde et lui, il a toujours su établir un écran quand il voulait. S'il oubliait de dire bonjour, ses intimes ne s'en formalisaient pas. Personne ne lui aurait reproché d'être hautain. Pourtant, même ses admirateurs ne se risquaient pas à le toucher lorsqu'ils lui demandaient des autographes. La mort, elle aussi, s'est approchée de lui sur la pointe des pieds.

Le matin du 25 novembre, sa femme entre dans sa chambre. Il a les yeux clos et paraît dormir. La lampe de chevet, un globe d'opaline, projette une faible lueur sur des feuillets éparpillés.

Mirroir de l'histoire n° 280
 avril-mai 1974



« L'Idiot », Gérard Philippe, E. Feuillère.



« La beauté du diable », avec M. Simon.



Dans « Fanfan la tulipe » en 1951.

STAR MALGRÉ LUI

Le bras droit de Gérard pend le long du lit, et sa main touche la moquette. Sur l'électrophone, un disque, dont le comédien a naguère enregistré le commentaire.

Les yeux où, selon le mot d'un artiste de l'Opéra de Pékin, on retrouvait « le bleu de l'époque Ming », sont à jamais fermés. Des années auparavant, Gérard a dit de la vie : « Je ne lui reproche qu'une chose, sa brièveté. » Prémonition ? Le 4 décembre, il aurait fêté son trente-septième anniversaire.

Durant les douze ans qui séparent le premier grand succès de Gérard Philippe (« Le diable au corps ») du fatal « La fièvre monte à El Pao », les films se sont accumulés. Les réalisateurs se sont disputé une star qui leur vaut l'accord des producteurs et la considération des distributeurs. Car le public se presse dans les salles qui projettent « les films de Gérard Philippe ». La vedette fait l'unanimité sur son nom. Son charme s'exerce sur les jeunes comme sur les moins jeunes. Chacun sait que la bande, de toute façon, ne sera pas médiocre.

Gérard travaille indifféremment avec les hommes du « vieux cinéma » et les jeunes loups annonciateurs de la « nouvelle vague ». Mais il les choisit aussi soigneusement que les scénarii. Avec Christian-Jaque, il tourne « La chartreuse de Parme », « Souvenirs perdus » et « Fanfan la Tulipe » ; avec René Clair, son grand ami, « La beauté du diable », « Les belles de nuit », « Les grandes manœuvres ». Mais Roger Vadim le dirige dans « Les liaisons dangereuses », René Clément dans « Monsieur Ripois ».

Même quand l'amitié guide son choix, le résultat se révèle bon. Ainsi tourne-t-il avec Yves Allégret un film honorable, « Les Orgueilleux », et sauve-t-il « Une si jolie petite plage » du même auteur. Il a connu Allégret en 1943 au « Petit paradis », l'hôtel que tient à Grasse « Minou » Philippe, sa mère, en même temps que Simone Signoret, Daniel Gélin, Jacques Sigurd et Danielle Girard, qui s'appellera plus tard Delorme. Ensemble ils ont fait tourner les tables.

Martine Carol, plus tard, a été un lien avec Christian-Jaque. En 1943, Martine se nomme Ma-

ryse Mourer et travaille en qualité de speakerine à Radio-Nice où Gérard tente de débiter dans la carrière de chanteur-fantaisiste. C'est Robert Beauvais qui les congédie tous les deux. Le fils de Minou est plus heureux au théâtre. Claude Dauphin l'engage, à Nice, pour jouer « Une grande fille toute simple ». Souvenirs d'une jeunesse sans problème...

Gérard est, lui aussi, un grand garçon tout simple. Il le restera. Il refuse obstinément de mêler sa vie privée à son métier. Les écotiers en sont pour leurs frais. Réalisateur et interprète, en 1956, de « Till l'Espiegle », Gérard Philippe ne se départ pas de sa discrétion. Il parle volontiers de son film, de ses camarades, Nicole Berger, Fernand Ledoux, Jean Vilar, etc. ; de lui, jamais.

Le 29 novembre 1951, M. Peretti, maire de Neuilly, unit le jeune prince à l'exploratrice Nicole Fourcade. La cérémonie se déroule dans la plus stricte intimité. Les témoins sont pourtant René Clair et Jean Vilar. Dans l'aventure, Mme Philippe a perdu son prénom. A celui de Nicole, Gérard préfère celui d'Anne. On se rappelle alors qu'on a parfois vu près de lui cette jeune inconnue.

Au service du théâtre

Gérard Philippe est le type même de l'antistar. C'est que le cinéma représente pour lui une manière intelligente de gagner sa vie et le bien-être de sa famille. Certes, il fait son métier avec application. N'est-ce pas un jury cinématographique, d'ailleurs, qui l'a sacré « meilleur acteur du monde » ? Mais son cœur bat d'abord, avant tout, pour le théâtre. On pourra le constater en automne 1950.

A cette époque, Jean Vilar joue le rôle-titre de « Henri IV », de Pirandello, au théâtre de l'Atelier. Un soir, on frappe à la porte de sa loge. En son visiteur, Vilar reconnaît le Prince Muichkine de « L'Idiot », le collègue du « Diable au corps », le Fabrice torturé de « La Chartreuse de Parme », bref, le premier des jeunes premiers du cinéma français. Comment s'attendrait-il à ce qui va suivre ? Le grand garçon couvert de gloire et de millions paraît encore plus jeune qu'à l'écran.

Et Vilar n'en revient pas de l'entendre prononcer tout à trac, comme un timide qui fait appel à son courage : « J'aime ce que vous faites ; je serais heureux de travailler avec vous. » Il lui fait remarquer que son salaire sera celui d'un figurant, persuadé que cet argument balayera ses nobles intentions. Contre toute attente, Gérard tient bon. Ainsi a commencé une grande amitié.

Pendant les neuf ans qui lui restent à vivre, Gérard Philippe, que les producteurs s'arrachent à coups de millions, joue les premiers rôles au T.N.P. pour 4 500 francs par représentation. La star, dont les cinémas du monde entier affichent le nom en lettres énormes, accepte de le voir à sa place alphabétique sur les programmes du T.N.P. !

Pendant neuf ans, au Palais de Chaillot, durant les fameux « week-ends suresnois », au Festival d'Avignon ou en tournée, il joue 605 fois pour le T.N.P. Les premiers rôles, le plus souvent, mais aussi des rôles secondaires au tarif commun de 3 000 francs. Aucun contrat ne le lie à Vilar. Il lui voue cependant une fidélité à toute épreuve.

— Dire qu'il reçut d'autres théâtres des propositions, confiera plus tard le « pape du T.N.P. », ne signifierait rien. Mais dire qu'il refusa d'interpréter ailleurs quelques œuvres essentielles de notre génération, souligne les dures conditions de cette fidélité qu'il s'imposait.

Le T.N.P. de la grande époque a été l'œuvre commune de deux hommes unis dans le même amour du théâtre. On disait alors dans Paris : « Au Palais de Chaillot, il y a un homme intéressant qui s'appelle Jean Vilar, et un homme extraordinaire qui s'appelle Gérard Philippe ».

La comédienne Geneviève Page exprime la même idée en termes différents :

— Vilar, c'est le sacro-saint. Nous, nous sommes le peuple. Gérard fait partie du peuple tout en étant un dieu.

Pourtant, parmi les amateurs de théâtre, rares

Gérard mourra le 25 novembre 1959. A Ramatuelle, où il sera enterré, de nombreux admirateurs entoureront sa veuve, Anne.

sont ceux qui peuvent affirmer n'avoir jamais vu Gérard Philippe mauvais. Son camarade Daniel Ivernel reconnaît qu'il pouvait être, dans Rodrigue, génial un soir et détestable un autre. Car si le talent, c'est le métier ajouté au don, le génie, c'est, en plus, affaire d'inspiration. L'acteur génial est journalier comme ces femmes, belles un soir, et ternes le lendemain. Jean Gabin n'est jamais mauvais : il a le don et le métier. Gérard Philippe avait du génie : la preuve en est qu'il lui arrivait parfois d'être franchement détestable.

C'est Edwige Feuillère qui appelle Gérard « le Prince ». Le surnom lui va bien. Mais ce prince de la scène et de l'écran a toujours mis son point d'honneur à se montrer un homme. Il n'a jamais accepté, par exemple, d'être doublé dans les scènes dangereuses. « Les gars sont payés cent fois moins que moi. Ils ne doivent pas prendre de risques. Ce qu'ils font, je le ferai. »

« Le samourai du printemps »

Il a toujours fait ce qu'il doit. Dans son métier, il n'a pas eu un seul moment de révolte. Il recommence dix fois une prise de vue, sans murmure. Il est humilié par Vilar, leur amitié n'allant pas sans nuage, mais il défend le « pape » dès qu'on fait mine de l'attaquer. Son père, compromis à l'époque de l'occupation, s'enfuit en Espagne. Gérard n'en parle jamais, mais lui rend visite aussi souvent qu'il peut.

Il aime l'amour, les petits plats, le bon vin. Son péché mignon est d'inventer des farces. Mais il s'impose une discipline constante, dans son métier et en dehors. Ainsi décide-t-il de s'occuper activement du syndicat des acteurs afin d'aider, s'il le peut, ses camarades moins fortunés. Il est partagé entre le paradis de l'enfance joueuse et le besoin de servir.

Chacun le sent à sa manière. C'est peut-être pour cela que les Japonais l'ont surnommé le « samourai du printemps » et les Chinois « Fanfan le Lotus ».

Michel GREY

